

TURQUIE D'ASIE

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

I^{re} section : Géographie.

§ I^{er}. — Situations, limites, étendue et divisions. — La Turquie d'Asie est située entre 24° et 46° de longitude E. et entre 30° et 42° de latitude N. Elle est bornée au N. par le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore et la mer Noire, à l'E. par les possessions transcaucasiennes de la Russie et l'Empire Persan, au S. par le golfe Persique, le désert Arabe et l'Égypte, à l'O. par la Méditerranée; elle comprend les anciennes provinces ou anciens royaumes de Mysie, de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont, d'Arménie majeure et mineure, de Cappadoce, de Gordyène, de Commagène, de Galatie, de Phrygie, de Lydie, d'Ionie, de Carie, de Pisidie, de Doride, de Lycie, de Pamphylie, d'Isaurie, de Lycaonie, de Cilicie, dans la presqu'île dite d'Asie Mineure; et ceux de Mésopotamie, Assyrie, Syrie et Judée, dans sa partie continentale. Pour les Européens modernes, la Turquie d'Asie ne renferme guère que sept grandes divisions: l'Anatolie, l'Arménie, le Kurdistan, l'Al-Djésirèh, l'Irak-Arabi, la Syrie¹, la Karamanie. Administrativement elle est divisée en 18 eyalets, 100 livas et 1099 kazas. Au nombre de ces 18 eyalets, on compte l'eyalet formé par les Sporades, qu'on rattache à la Turquie d'Asie; la superficie de ces 18 eyalets est évaluée à 1 259 843 kilomètres carrés; leur population à 16 050 000 habitants. La Turquie d'Asie a des côtes très-sinueuses, qui forment nombre de golfes et de promontoires, surtout dans la Méditerranée. Ce sont sur la côte S.: le golfe d'Alexandrette ou d'Iskendéroun, celui d'Adalie, celui de Makri, les caps de Cavaliere, d'Anamour et celui de Chélidonie dans la Karamanie; sur la côte occidentale, le cap Crio entre le golfe d'Arineh et celui de Dochowa, le golfe de Mendélieh, le cap Sancta-Maria qui s'avance vers l'île de Samos, le golfe de Scala-Nova; le cap Koraka, celui de Karabournou, en face de Chio, cap qui abrite le golfe de Smyrne; le golfe d'Édrémid qui se termine au cap Baba, le point le plus occidental de cette côte. Au nord, dans la mer de Marmara, la presqu'île de Cyzique qui fait

¹ Nous avons consacré à la Syrie une des grandes divisions de cet ouvrage (Voy. V^e partie), bien qu'elle fasse administrativement partie de la Turquie d'Asie. L'intérêt spécial qui s'attache à cette contrée, les facilités nouvelles qu'elle offre au touriste pour son exploration, nous ont engagés à cette division arbitraire.

cap entre le golfe d'Artaki et celui de Moudania; le golfe étroit et profond d'Izmid; dans la mer Noire les caps Kirpèh, Kérembèh, Indjèh, Kouréli, petites langues de terre qui s'avancent à peine dans la mer; le point le plus septentrional de cette côte est Indjèh.

§ II.—**Configuration du sol, montagnes, lacs, fleuves, etc.**—La configuration de la Turquie d'Asie, ou du moins de la péninsule d'Asie, est extrêmement compliquée: ses chaînes de montagnes se coupant, se joignant, se longeant l'une l'autre à des distances parfois très-rapprochées, eu égard à leur élévation, forment un réseau presque inextricable. Cependant on y distingue la chaîne du Taurus et celle de l'Anti-Taurus, qui, se détachant toutes deux du plateau de l'Arménie, se prolongent, celle-ci directement à l'O., en suivant les contours de la côte septentrionale non loin de la mer Noire; celle-là inclinant au S.-O. jusqu'au golfe d'Alexandrette, où elle suit de très-près le littoral de la Méditerranée dans la direction de l'O. A la hauteur du golfe d'Alexandrette, deux chaînes se détachent du Taurus dans des directions opposées; celle du mont Argée, inclinant au N.-E., va rejoindre l'Anti-Taurus. La chaîne du mont Amanus s'allonge au S. dans la Syrie. Le triangle formé par le Taurus, l'Anti-Taurus et l'Argée, est occupé en grande partie par le plateau de la Cappadoce. Au delà de son point de jonction avec l'Argée, le Taurus se prolonge à l'O. et pousse ses derniers contre-forts jusque dans la mer en face des Sporades. Au N. l'Anti-Taurus va joindre la chaîne de l'Olympe. Celle-ci partant du mont Olympe, à la hauteur du golfe de Moudania, se divise en deux branches allant, l'une de l'O. à l'E., et c'est celle que rencontre l'Anti-Taurus, l'autre du N. au S. jusqu'au milieu de la péninsule. Là commence une nouvelle chaîne qui, courant du N.-O. au S.-E., va joindre le Taurus; et de cette chaîne, comme d'une base commune, partent vers l'O. plusieurs chaînes moins importantes, qui s'allongent parallèlement et poussent leurs dernières ramifications jusqu'au bord de la mer Egée; on peut les considérer comme des arcs-boutants qui soutiennent le plateau central de la Phrygie et la Galatie.

Tous les rameaux que nous venons d'énumérer, et principalement le Taurus, portent des dénominations turques très-nombreuses. Chacune de ces dénominations ne s'appliquant qu'à une portion assez restreinte de leur étendue, nous nous bornerons à donner ici les noms des sommets remarquables par leur hauteur ou par des souvenirs historiques.

Ce sont: le mont Ararat (*Agri Dag*), 5300 mètr., le *Késchisch-Dag* (l'Olympe de Bithynie) qui a 2600 mètr. et domine Brousse; le *Kaz-Dag* (l'Ida), qui domine l'ancienne Troade, 1650 mètr.; le *Manisa-Dag* (le Sipylos), qui domine Smyrne et la plaine de Phrygie, 2600 mètr.; le *Nif-Dag* (l'Olympe de Phrygie); le *Boz-Dag* (le Tmolus), au pied duquel était Sardes, 1333; le *Zboum-Dag* (le Messogis), le *Baba-Dag* (le Cadmus), principal pilier de la chaîne centrale, l'*Ak-Dag* (le Massicytus), dans la Lycie, 3333 mètr.; le *Tachtalu-Dag* (le Phaselis ou mont Chimæra) dans la Lycie au bord de la mer, et d'où s'exhalent des gaz inflammables qui ont donné naissance au mythe de la Chimère; l'*Erschisi-Dag* (le mont Argée), 3962 mètr.; l'*Allah-Tépassi*, qui appar-

tient à la chaîne de l'Argée, 3333 mètr.; l'*Apischkar-Dag* 3666 mètr.; le *Guzel-Dag*, 2000 mètr.; le *Giaour-Dag*, 3333 mètr. L'*Apischkar* appartient à l'Argée, les deux suivants à l'Amanus. Les montagnes les plus élevées après l'Ararat sont, comme on voit, dans la Cilicie et la Lycie, au point de réunion du Taurus et de l'Argée; elles sont couvertes de neige la plus grande partie de l'année. En toute saison, les communications de Cilicie en Cappadoce ne peuvent s'effectuer que par un petit nombre de passages presque infranchissables pour des troupes pourvues d'un matériel de campagne. Au midi, l'Amanus ne laisse que deux portes ouvertes, l'une vers la Syrie, l'autre vers l'Euphrate; des deux côtés du golfe d'Alexandrette, le Taurus et l'Amanus prolongent leurs contre-forts jusqu'à la mer, qu'ils dominent en beaucoup d'endroits par de majestueux rochers. L'Argée est un volcan éteint qui a couvert la campagne d'épanchements volcaniques jusqu'au fleuve Halys, lequel coule entre des rochers basaltiques. Le mont Olympe, de Brousse à Kioutahia, offre des rochers de marbre blanc, le Sipylos des trachytes rouges et bleus, le Tmolus des masses de granit; le Sipylos est, comme l'Argée, un volcan éteint.

La constitution physique de la péninsule ne se prête pas à l'existence de grands cours d'eau, elle ne leur permet pas non plus de suivre des routes bien directes. Le caractère général de tous les fleuves de ce pays, c'est de dessiner, de leur source à la mer, de nombreux et de brusques méandres. Les plus considérables de ces fleuves sont: le *Kizil-Irmak*, ancien Halys, qui prend sa source sur le plateau de Cappadoce, non loin du point de jonction de l'Argée et de l'Anti-Taurus, à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire qu'il doit atteindre. Il coule d'abord du N. au S., puis remonte au N., et enfin se détourne à l'E. Ce n'est que très-près de son embouchure qu'il entre en plaine; son cours resserré tantôt entre les montagnes de l'Argée, tantôt entre celles de l'Olympe, qui lui offrent à peine un passage, n'a jamais plus de 50 mètres de largeur. De sa source à son embouchure, il n'y a guère que 230 kilom. de ligne droite, et son cours réel mesure pourtant 1000 kil. Il n'est pas navigable. Le *Sakaria* (Sangarius) qui naît sur le plateau de la Galatie, descend à la mer Noire par de très-nombreux détours. Il serpente de défilés en défilés avec de brusques changements de niveau, et débouche non loin de Bender-Ekli. D'autres fleuves moins importants, mais qui méritent d'être cités pour les souvenirs historiques attachés à leur nom, sont le *Ieschil-Irmak* (l'Iris), le *Termèh-Tchaï* (le Thermodon), le *Moualitch-Tchaï* (le Rhyndacus), le plus considérable des fleuves qui se jettent dans la mer de Marmara; le *Kodja-Tchaï* (le Granique), le *Mendéré-Tchaï* (Scamandre), qui débouchent, le premier dans la mer de Marmara, le second dans les Dardanelles; le *Guédiz-Tchaï* (l'Hermus) le *Kutschuk-Mender-Tchaï* (Caestre); le *Buyuk-Mender-Tchaï* (Méandre), qui débouchent tous trois dans l'Archipel; le *Kodja-Tchaï* (Xanthus), le *Keupru-Sou* (Eurymédon) le *Gueuk-Sou* (Calycadnus), le *Tersous-Tchaï* (Cydnus), le *Seikhoun-Tchaï* (Sarus), le *Djéhan-Tchaï* (Pyramus); qui se jettent dans la Méditerranée.

La partie centrale de la péninsule est un vaste plateau dont les eaux

n'atteignent aucune mer. Ses rivières, quand elles ne se perdent pas dans des katavothras, forment des lacs parfois très-considérables, dont quelques-uns sont salés. L'Égerdir, le Bouldour, l'Adji-Touz, sont les plus grands lacs de la Phrygie, la province où les lacs sont les plus nombreux. L'Ionie, la Lycaonie, l'Isaurie, la Bithynie enferment de vastes amas d'eau, par exemple l'Akis, tout près de l'embouchure du Méandre; le Touz-Tscholli, en Lycaonie; le Kéréli, en Isaurie; l'Isnik, entre le Sangarius et le golfe de Moudania; le Manijas, près de Cyzique. Le plus grand lac de la Turquie, le lac de Van, est pourtant hors de la péninsule et appartient à l'Arménie. Outre les fleuves et les rivières, la péninsule est sillonnée par une multitude de torrents complètement à sec pendant les trois quarts de l'année.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la péninsule, parce qu'elle offre une constitution physique exceptionnelle, qu'il était nécessaire de décrire à part. En dehors de ce pays, à l'E., l'Arménie et les provinces comprises dans la double vallée de l'Euphrate et du Tigre présentent une surface moins compliquée.

Des deux fleuves qui arrosent celle-ci, le plus considérable, l'Euphrate, est formé par la jonction de deux rivières, le Mourad-Tchaï et le Frat : l'une prend sa source près d'Erzeroum, l'autre près de Bayazid. Elles se réunissent sur un plateau assez élevé, et l'Euphrate, qui est le produit de leur jonction, coule encore pendant longtemps dans des hautes plaines que portent les derniers contre-forts du Taurus.

Un rameau de la chaîne du Taurus se prolonge entre l'Euphrate et le Tigre. Ce fleuve, qui naît tout près des bords de l'Euphrate, s'en éloigne d'abord en courant vers l'E., puis revient vers l'O., et les deux fleuves sont près de se joindre. Ils s'éloignent de nouveau l'un de l'autre pour revenir se confondre beaucoup plus bas, tout près du golfe Persique. Le long du Tigre, à l'E., courent les monts Gordyens, le djébel-Dagh (l'ancien Zagros). Ce sont ces montagnes qui ferment l'immense plaine qui s'étend de leurs pieds jusqu'à l'Anti-Liban; l'Euphrate et le Tigre y coulent, au moins dans une grande partie de leurs cours, au milieu de marais et de prairies.

§ III. Produits du sol.—*Minéraux.* La péninsule d'Asie possède des mines assez abondantes; mines de cuivre principalement. Les plus riches sont celles qu'on exploite près de Trébizonde, non loin d'un amas considérable de plomb argentifère, qui est aussi en voie d'exploitation. On trouve d'autres mines de cuivre près de Tokat, et dans l'eyalet de Kastamouni. Il y a des gisements de fer dans les montagnes de la Karamanie, de plomb à Tozanglou, de houille dans les environs d'Héraclée. Dans l'Al-Djézireh, les mines de Maaden (Diarbékir) fournissent de l'or, de l'argent en petites quantités, mais beaucoup de cuivre. Le long du Tigre coulent des sources de bitume et de naphte, que les indigènes emploient l'un pour l'éclairage, l'autre comme spécifique contre plusieurs maladies. Une grande partie du produit de ces sources se perd néanmoins dans le fleuve et y surnage. Alluées quelquefois par les navigateurs, ces substances leur procurent un des plus curieux spectacles qu'on puisse voir : celui d'une rivière enflammée.

Végétaux. Les côtes de la péninsule offrent les mêmes productions que la Grèce méridionale, oliviers, orangers, lentisques, tamariniers, etc. La vigne sauvage y grimpe jusqu'aux sommets des arbres les plus élevés. Le platane y acquiert un développement magnifique. Sur la côte méridionale, croissent plusieurs arbres à gomme, le styrax, par exemple, qui produit une résine estimée. Partout sur les côtes et à l'intérieur, du Bosphore à la Syrie et de l'Archipel à l'Euphrate, on rencontre le chêne qui produit la noix de galle des teinturiers; les hauteurs du Taurus portent des bois de cyprès, de genévriers, de saviniers. Les vastes plaines de l'intérieur, pour toute végétation, se couvrent d'absinthe et de sauge, ou de deux espèces de genêts, le spartium junceum et le spinosum. Les bords de la mer Noire offrent les essences propres aux pays septentrionaux. Les forêts y sont, en majeure partie, composées de chênes et de sapins. Cette côte très-fertile est le verger de Constantinople et de la Crimée. Il y a des bois de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, de cerisiers surtout. Dans les plaines de l'Halys et du Sangarius s'étendent de vastes pâturages. La récolte des céréales n'est pourtant pas suffisante à nourrir les habitants. On y supplée par le riz cultivé au bord de toutes les rivières. La vigne produit plusieurs espèces de vins excellents, mais qui ne peuvent pas se conserver. Le chanvre, le lin, le tabac, la garance, l'indigo, le safran, le coton herbacé donnent de beaux produits, les melons sont délicieux, les figes exquises.

Le Kurdistan est un pays boisé; les montagnes portent de belles forêts de chênes de galles. D'autres forêts s'étendent le long du Tigre. Cependant les versants des montagnes sont généralement stériles et nus. Dans les plaines, on cultive le lin, le coton, le sésame. Le canton d'Amadièh produit beaucoup de fruits, entre autres d'excellents raisins. Partout il y a de beaux pâturages arrosés par de nombreux cours d'eau.—L'Arménie, qui n'a que trois mois d'été, produit cependant du blé en abondance. Ses forêts se composent de chênes et de noyers. Dans l'Al-Djézireh, les arbres deviennent plus rares. Il n'y a pas là de forêts; mais les rivages de l'Euphrate se couronnent de lilas, de jasmins, de vignes. Un canton, celui d'Anah à Balès, est couvert de mûriers. Plus bas, dans l'Irak-Arabi, on ne voit plus dans les campagnes que des palmiers à dattes, isolés ou semés par bouquets. Près du golfe Persique, on retrouve enfin de belles forêts de palmiers. Les pâturages ne manquent pas. Le terrain est naturellement fertile; mais, grâce à un mauvais système d'irrigation, les cultures d'orge et de riz, qui produisaient autrefois deux cents pour un, ne rendent plus que vingt. Le tabac et le coton sont les meilleures récoltes du pays. Les melons et les pastèques acquièrent parfois des dimensions monstrueuses. On en voit souvent qui pèsent 50 kilogrammes.

Animaux. Le bœuf est rare dans la péninsule; comme bête de travail, et comme viande de boucherie, il est remplacé par le buffle. Le mouton est incomparablement plus commun que tous les autres animaux domestiques. Sa laine n'est pas belle. Un seul canton, celui d'Angora, produit des animaux remarquables sous ce rapport; moutons, chèvres et lapins. L'Anatolie possède une belle race de chevaux ro-

bustes et légers. Presque partout dans la péninsule, on peut voir des mulets et des ânes, grands, forts et de belles proportions. Les chameaux sont nombreux. On élève beaucoup de vers à soie, qui donnent de bons résultats. Une source de profits assez considérable est la vente du miel et de la cire. Les essaims d'abeilles sont très-nombreux dans la péninsule et dans l'Al-Djézirèh. Le mont Taurus a des moutons sauvages. Les bords de l'Hellespont abondent en gibier de toute sorte, mais surtout en perdrix rouges. Les cygnes se rencontrent en assez grande quantité sur les bords du Caystre. Les animaux carnassiers sont le chacal, l'hyène, le loup et l'ours.

Le Kurdistan, l'Al-Djézirèh, l'Irak-Arabi, produisent des quantités considérables de cire, de miel, de soie, de laine et de maroquin, grâce à la qualité de leurs pâturages émaillés de fleurs, qui fait l'excellence de toutes leurs espèces d'animaux. Le Diarbékirk possède plusieurs manufactures de maroquin et de soieries. Mossoul a en outre une manufacture de tissus de coton, qui sont connus dans le monde entier sous le nom de mousselines. L'Al-Djézirèh a souvent à déplorer l'invasion des sauterelles. Le pays d'Hillah, où sont les ruines de Babylone, est le seul canton de la Turquie qui ait des tigres et des lions.

§ IV. **Climats, vents, etc.**—Hippocrate, parlant du climat de la péninsule d'Asie, a dit : « On ne connaît guère ici de différence de chaleur et de froid; les deux températures se fondent l'une dans l'autre. » Beaucoup de voyageurs, tant anciens que modernes, se sont exprimés sur ce point comme Hippocrate. En effet, la rigueur de l'hiver est sensiblement adoucie par l'influence des trois mers qui entourent ce pays. Pendant l'été, les brises des montagnes rafraîchissent l'air brûlant des plaines. Le climat des côtes est moins tempéré que celui des plateaux intérieurs. La côte N. a parfois à souffrir des brumes qui se développent sur le Pont-Euxin. La côte S., dans la partie qui fait face à la Syrie, est exposée pendant quelques jours de l'été à une température tellement élevée, que les habitants se retirent dans les montagnes. La côte O. offrirait un séjour plus agréable, si le souffle aride du sirocco n'y venait pas quelquefois enflammer l'air et rendre la chaleur intolérable. Le jugement d'Hippocrate n'en reste pas moins vrai, appliqué à la climature générale de ce pays. La côte O. est la moins salubre; la peste y exerce souvent ses ravages. Souvent aussi des tremblements de terre ont bouleversé la surface de la péninsule; en 1855, les cantons de Smyrne et de Brousse ont été le théâtre d'un tremblement de terre qui causa d'épouvantables malheurs.

La Turquie à l'E. de la péninsule offre, au point de vue de la climatologie, des contrastes saisissants. Les montagnes de l'Arménie, que couvrent des neiges éternelles, ne sont séparées que par une dizaine de degrés de latitude de Bagdad, un des pays les plus chauds du globe. A Erzeroum, il tombe parfois de la neige au mois de juin. Le Kurdistan jouit d'un climat tempéré comparativement à celui de l'Arménie et à celui de l'Al-Djézirèh, excessifs tous deux, dans des sens divers. Mossoul a des hivers très-froids; en automne, la fièvre y règne et fait de nombreuses victimes. L'Al-Djézirèh et l'Irak-Arabi partagent

à peu près les mêmes vicissitudes atmosphériques. L'hiver y est froid; mais le saison rigoureuse est l'été. Des vents étouffants brûlent les pâturages de la plaine, et dessèchent les sources. Le manque d'eau engendre bien des souffrances et des maladies; comme en Syrie, les vents apportent des nuées dévastatrices de sauterelles. L'air en tout temps est peu salubre, à cause des nombreux marécages qui coupent la plaine.

II^e section : Histoire.

I^{re} période. De 2680 à 548 avant J.-C.

EMPIRE D'ASSYRIE.

2680 à 759. — Assur fonde la ville de Ninive sur le Tigre. — Nemrod fonde Babylone sur l'Euphrate. — Bélus, roi de Ninive, reprend Babylone sur les Arabes pasteurs, et fonde par la réunion de Ninive et de Babylone le premier empire assyrien. Il reconstruit Ninive.

Sémiramis fortifie et embellit Babylone. Du règne de Ninyas à celui de Sardanapale, l'Assyrie est gouvernée par une suite de rois, remarquables seulement par leur fainéantise et leur mollesse.

759. — Révolte de Babylone. Les Babylo niens unis aux Mèdes assiègent et prennent Ninive. — Sardanapale est détrôné.

759-606. — Ninive et Babylone, qui s'est rendue indépendante, forment deux États séparés. — Phul, Téglat-Phalazar, Salmanazar, Sennachérib, Assarhadon, rois de Ninive, se signalent par des victoires remportées sur les rois de Syrie, ceux de Jérusalem et ceux de Juda. — Salmanazar détruit Israël. — Assarhadon emmène en captivité Manassès, roi de Juda. — Il replace Babylone dans la dépendance de Ninive.

Nabonassar, un des rois de Babylone, donne son nom à une ère nouvelle (747). Défaite des Assyriens, commandés par Holopherne, en Judée (667).

606. — Les Mèdes, avec l'aide de Nabopolassar, gouverneur de Babylone, s'emparent de Ninive. — Le roi régnant, Sarac, périt comme Sardanapale dans l'incendie de son palais. — Ninive est détruite. — Nabopolassar, par l'annexion des provinces riveraines du

Tigre, à Babylone, fonde le second empire assyrien.

604. — Nabuchodonosor. — Il s'empare de Jérusalem et détruit le royaume de Juda. — Il fait construire les jardins suspendus de Babylone. — Après lui, Évilmérôdach, Nériglissor, Laborsachod se succèdent et se ressemblent par l'insignifiance de leurs règnes.

538. — Cyrus, roi des Médo-Perses, assiège le roi Balthazar dans Babylone. — La ville est prise. — Le second empire assyrien périt avec Balthazar.

EMPIRE DES LYDIENS.

De 1579 à 548, la Lydie est gouvernée par trois dynasties de rois, les Atyades, les Héraclides, les Mermnades. L'histoire de ces rois est presque entièrement fabuleuse. Les plus connus d'entre eux sont les rois Candaule et Crésus. Ce dernier est détrôné en 548 par Cyrus; avec lui finit l'empire de Lydie, qui avait pour capitale la ville de Sardes.

Les colonies grecques de l'Asie Mineure se multiplient très-rapidement après la chute du royaume pélasgique de Troie, qui donna aux Grecs le signal des émigrations. Troie, assiégée en 1193, fut prise en 1184. En 1124 l'émigration éolienne, partie du port d'Aulis, occupe la Mysie et les îles de Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse. — En 1044, les Ioniens fondent les villes de Chio, de Samos, dans les îles de ce nom, Milet, Myonte, Priène, Éphèse, Téos, Erythrées, Clazomène; pendant que les Doriens occupent l'île de Mélos, la Crète, Cos, Rhodes et toute la côte S.-O. de l'Asie Mineure.

II^e Période. — DOMINATION DES PERSES.

- 546.—Cyrus, fondateur de l'empire des Perses, permet aux Juifs de rebâtir leur temple.
- 529.—Cambyse, successeur de Cyrus, conquiert l'Égypte.
- 521.—Darius monte sur le trône.—Il accable les Mèdes révoltés.
- 517.—Il assiège et prend Babylone, qui avait participé à la rébellion.
- 501.—Révolte des Grecs d'Ionie soutenus par les Athéniens. — Commencement des guerres dites *Guerres Médiques*, qui se continuent sous le règne de Xerxès (485) jusqu'à la paix de Cimon (449). (V. Grèce.)
- 471-405.—Artaxerxès longue-main, Xerxès II, Sogdien, Darius II, Artaxerxès II, font la guerre aux Grecs, ou prennent parti dans leurs dissensions, tantôt pour Athènes, tantôt pour Lacédémone.
- 401.—Cyrus dispute l'empire à son frère Artaxerxès-Mnemon II. — Bataille de Cunaxa. — Victoire des Grecs mercenaires. — Mort de Cyrus, leur chef. — Retraite des dix mille Grecs sous la conduite de Cléarque et de Xénophon.
- 396.—Agésilas, roi de Sparte, tente la conquête de la Perse. — Le satrape Tissapherne est défait près de Sardes.
- 334.—Alexandre le Grand envahit l'Asie Mineure. — Il gagne sur Darius Codoman (Darius III) la bataille du Granique.
- 333.—Conquête de la Syrie et de la Phénicie. — Bataille d'Issus.
- 331.—Alexandre envahit l'Assyrie et bat l'armée de Darius à Arbèles. — Mort de Darius.
- 323.—Alexandre meurt à Babylone.

III^e période. — DOMINATION GRECQUE.

- 301.—Bataille d'Ipsus entre Cassandre, Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Antigone, pour le partage de l'empire d'Alexandre. — Antigone est tué. — Trois royaumes nouveaux se forment, les royaumes de Syrie, d'Égypte et de Macédoine.

Royaume de Syrie sous les Séleucides, de 312 à 64.

- 307.—Séleucus Nicator fonde les villes de Séleucie et d'Antioche.

190.—Intervention des Romains dans les affaires de l'Asie Mineure. — Lucius Scipion défait, près de Magnésie, Antiochus le Grand, qui lui cède l'Asie en deçà du Taurus.

164.—Révolte des Machabées contre Antiochus IV Épiphane.

63.—Pompée conquiert la Syrie, qui devient romaine.

Royaumes de Pergame, de Bithynie, de Pont, etc.

283-129.—Eumène, Attale, pour se maintenir contre les Séleucides, appellent les Romains à leur secours et les introduisent en Asie.

129.—Les Romains s'emparent du royaume de Pergame.

La Bithynie, très-ancien royaume, successivement soumis aux Perses, aux Macédoniens, puis indépendant, eut pour dernier roi Nicomède III, qui mourut léguant le pays aux Romains (75).

Le royaume de Pont, fondé en 420, par un satrape qui l'affranchit de la domination des Séleucides, n'a eu qu'un roi remarquable, le dernier, Mithridate VII, qui fit la guerre aux Romains. — Défait par Lucullus en Bithynie (73), il recommence peu après les hostilités. — Il est vaincu et le Pont déclaré province romaine en 63. — La domination romaine s'étend jusqu'aux sources de l'Euphrate.

Les Galates, peuplade gauloise, envahissent l'Asie en 278. — Vaincus plusieurs fois par les Romains à diverses époques, ils sont définitivement soumis à la domination romaine (25).

La Cappadoce, d'abord indépendante, puis soumise aux Perses, aux Macédoniens, aux Séleucides, à Mithridate, au protectorat romain, fut réduite en province romaine, par Tibère, 18 ans ap. J.-C.

IV^e période. — DOMINATION ROMAINE.

55 apr. J.-C.—Prédication de l'apôtre saint Paul dans l'Asie Mineure.

105-117.—Expédition de Trajan contre les Perses. — Il conquiert le pays jusqu'au Tigre. — Après sa mort, la vallée du Tigre échappe à la domination romaine.

226.—Guerre entre Alexandre-Sévère et Artaxerxès, premier roi de la dynastie des Sassanides, dont il fonda le pouvoir sur les ruines de l'empire parthe des Arsacides.

258.—Valérien marche contre Sapor, roi des Perses, qui s'était emparé d'Antioche. — Il est vaincu et fait prisonnier dans une bataille livrée près d'Édesse en 260.

297.—Campagne de Galérius contre Narsès, roi des Perses. Narsès vaincu lui cède la Mésopotamie avec cinq provinces au delà du Tigre.

325.—Concile œcuménique tenu à Nicée, qui condamne l'hérésie d'Arius.

363.—Expédition de Julien contre les Perses. Il franchit le Tigre, mais bientôt il est obligé de battre en retraite. — Il périt dans un combat. — Jovien, successeur de Julien, restitué aux Perses les provinces transgitanées qui, malgré la mort de Julien, étaient restées au pouvoir des Romains.

528-562.—Les Perses attaquent obstinément les frontières de l'empire romain. — Repoussés, ils reviennent sans se lasser. — Leur tactique change. — Leurs armées, plus régulières, avancent lentement, mais sûrement. On fait des traités de paix, mais ces traités ne sont dans l'esprit des deux ennemis que des trêves plus ou moins longues employées à réparer les pertes et à assembler les forces nécessaires pour la continuation de la guerre. Après une de ces trêves, Kobad, roi des Perses, recommence les hostilités. — Bélisaire, général de Justinien, lui tient tête. — Les Perses sont défaits. — Bélisaire est rappelé à Constantinople. — Khosroès Nouschirwan succède à Kobad. — Il conclut la paix avec l'Empire en 533. — En 540, Khosroès reprend les armes; il ravage la Syrie, s'empare d'Antioche. Justinien lui oppose Bélisaire, vainqueur des Goths d'Italie. — Bélisaire arrête les progrès de Khosroès et le force à demander la paix.

562.—Traité de paix qui garantit aux chrétiens de la Perse la liberté de conscience.

574.—Victoires des Perses qui battent les armées de Justin II.

611.—Khosroès II profite d'une invasion des Avars qui ravagent les provinces septentrionales de l'Empire, pour attaquer la Syrie. — Il dévaste la Syrie, la Palestine, et vient planter son camp en face de Constantinople, à Chalcedoine, où l'armée persane reste pendant dix ans.

622.—L'empereur Héraclius attaque l'Asie Mineure par le sud. — Il gagne une bataille à Issus, et soumet les provinces septentrionales. — Il pousse de Trébizonde à Oroumiah, la ville où naquit Zoroastre. Cette diversion rappelle les armées persanes derrière l'Euphrate.

627.—Héraclius attaque à son tour la Perse. — Il gagne la bataille de Mossoul et pousse jusqu'à Ctésiphon. — Khosroès est assassiné par son fils Siroès qui lui succède.

V^e période. — DOMINATION ARABE.

632-638.—Conquête de la Syrie par les Arabes. — Bataille d'Aïnadin, où l'armée d'Héraclius est vaincue, 634. — Prise de Damas. — Khaled détruit l'armée grecque fugitive. — Prise d'Alep. — Prise d'Antioche. — Héraclius abandonne la Syrie aux conquérants, 638. — Bataille de Cadésiah qui dure 3 jours; les Perses sont vaincus par les Arabes. — Conquête de la Perse.

637.—Les Arabes fondent les villes de Bassorah et de Koufah, sur les bords du Chat-el-Arab.

661.—Moawiah, premier khalife de la dynastie des Omniades, après l'assassinat d'Ali, choisit Damas pour capitale de l'empire arabe.

717.—Le khalife Soliman conduit une armée de 120 000 hommes sur les bords du Bosphore, en face de Constantinople que sa flotte assiège. — L'attaque des Arabes est repoussée, grâce au feu grégeois.

752.—Destruction de l'empire des khalifes Omniades d'Asie. — Les Abbassides les remplacent.

762.—Abou-Djafar-Almansour, khalife abbasside, fonde la ville de Bagdad, qui devient la capitale des khalifes de cette dynastie.

786-809.—Haroun - ar - Raschid règne à Bagdad.—Il encourage les sciences, et vulgarise chez les Arabes les arts de Constantinople.— Son fils Al-Mamoun fonde une académie, et de nombreuses écoles. Après lui règnent une suite de khalifes, qui ne sont plus que des despotes cruels et fainéants. La plupart périssent de mort violente.— Les milices turques enrôlées au service des khalifes se rendent indépendantes sur divers points de l'empire. Elles se choisissent des chefs qui imposent la loi aux khalifes au lieu de la recevoir d'eux. Ceux-ci, à partir de Kayim, n'ont plus qu'un pouvoir nominal.

VI^e période.—DOMINATION TURQUE.

995.—Une dynastie de souverains turcs s'élève dans la province de Gaznah, d'où elle tire son nom de famille des Gaznévides. Mahmoud, deuxième souverain de cette race, prend le titre de sultan. Il fait la conquête du Khorassan; mais Seldjouk, un esclave, soulève et entraîne la tribu des Turcomans, que Mahmoud avait appelée et établie en Perse.—Il renverse la famille des Gaznévides.—Seldjouk est le fondateur de la dynastie des Seldjoukides.

1058.—Togrul-Bey, petit-fils de Seldjouk, reçoit l'empire des mains de Kayim, khalife de Bagdad. Kayim remonte sur le trône, mais il ne lègue à ses successeurs qu'une vaine autorité sur la province de Bagdad.

1093.—Mélîk-Shah, sultan seldjoukide du Khorassan, meurt, et son empire se divise.—La Perse, la Syrie forment des royaumes distincts; un membre de la famille des Seldjoukides fonde la sultanie d'Iconium ou de Roum.

1097.—Les premiers croisés débarquent en Asie Mineure.—Ils mettent le siège devant Nicée.—L'empereur Alexis couvre la ville de son pavillon.—Les croisés s'éloignent et s'enfoncent dans l'intérieur de l'Asie.—Ils battent Kildj-Arslan à Dorylée, 1097.—Baudoin s'empare d'Édesse, le reste de l'armée chrétienne

va prendre Antioche.—Bohémond est proclamé prince d'Antioche.—Kerboga, lieutenant du khalife de Bagdad, vient assiéger Antioche.—Les croisés font une sortie et repoussent les Turcs.

1144.—Noureddin, sultan de Syrie, reprend Édesse, dont la population chrétienne est passée au fil de l'épée. Cet événement provoque la seconde croisade.

1147.—Seconde croisade conduite par Louis VII.—Elle n'aboutit qu'à des résultats désastreux.

1189.—Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, reprend Jérusalem.—Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion prennent la croix. Aucun de ces trois souverains ne réussit à reprendre Jérusalem.—Richard Cœur-de-Lion s'empare de Chypre, et la remet aux mains de Guy de Lusignan.

1204.—Les Comnènes, chassés de Constantinople par l'armée des croisés, fondent le royaume de Trébizonde et celui de Nicée, dont le cinquième empereur Michel Paléologue reconquiert Constantinople en 1261.

1300.—Osman, chef des turcomans du Kharierm.

1288.—Il fonde l'empire Ottoman sur les ruines de celui des Seldjoukides,—il conquiert une partie de la Paphlagonie, et prend le titre de sultan.

1326-1360.—Orkhan-el-Ghazi fait la conquête de Brousse, qui devient le siège de l'empire.

1389-1402.—Bajazet I^{er} assiège Constantinople.—Invasion de Tamerlan qui dévaste l'Asie Mineure.—Bajazet est vaincu par Tamerlan, et fait prisonnier.—Il meurt au pouvoir de son vainqueur.—Interrègne de 11 ans.

1453-1460.—Destruction de l'empire grec. Destruction de l'empire de Trébizonde. Mahomet II règne à Constantinople. (Pour la suite des événements dont l'Asie Mineure a été le théâtre, voir l'histoire de la Turquie d'Europe, pages 285-287).

III^e section : Architecture.

Les principes de l'architecture grecque ont été exposés, p. 30 à 41, et ceux de l'architecture romaine, byzantine et musulmane, p. 288 à 294; nous ne reviendrons pas sur ces généralités. Parmi les monuments les plus remarquables que renferme l'Asie Mineure, les uns, appartenant à la période turque, sont dans un état de conservation à peu près parfait; les autres, ceux qui appartiennent à l'architecture grecque ou byzantine, n'offrent à la curiosité des voyageurs que des ruines, mais elles suffisent pour la plupart à révéler l'état primitif des édifices. Quelques ponts bâtis sous la domination romaine ou byzantine servent seuls encore à l'usage pour lequel ils furent construits (pont de Sophon sur le Sangarius, — de Tchok-Gueuz sur l'Halys). En parcourant l'Asie Mineure, à partir du N.-O., on trouve auprès de Nicomédie (Ismid) la citerne d'Imbaher, qui date des derniers temps de l'empire Byzantin, et des égouts romains d'une remarquable architecture; à Isnik, les murs de fortifications de l'ancienne ville de Nicée, lesquels nous donnent un exemple remarquable de l'architecture militaire romaine au IV^e siècle. Dans ces deux villes, mais surtout à Brousse, de belles mosquées (Oulou-Djami, mosquée verte, etc.), des turbés, des bains élevés par les premiers sultans ottomans. A Cyzique, les restes d'un amphithéâtre. Les plus belles ruines grecques et romaines (temples, stades, ponts, thermes) se trouvent à Ezani sur le Rhyndacus, à Berghama, à Assos, à Pessinunte, à Ancyre, à Milet, à Iassus. Les théâtres les plus beaux et les mieux conservés, qui surpassent même tous ceux de l'Italie, se trouvent dans la Lycie, à Telmissus, à Patara, à Aspendus. Les anciennes églises chrétiennes se voient à Hiéropolis, près du Méandre; à Ancyre; dans la vallée de Kassaba, et à Myra dans la Lycie. Les édifices funèbres sont extrêmement répandus dans l'Asie, la plupart remontent à une haute antiquité: ce sont d'abord les tumulus circulaires de la Troade (tombeaux d'Achille, d'Ajâ, d'Illus, etc.), le tombeau de Tantale près de Smyrne, le tombeau d'Alyatte près de Sardes; aux environs de Nacoléa, le monument funéraire appelé *Tombeau du roi Midas*, et plusieurs autres édifices du même genre, qui présentent en général une simple façade surmontée d'un fronton peu saillant. Tout le pays environnant est semé de grottes sépulcrales. La Lycie possède deux espèces de monuments funéraires d'un style particulier à ce pays, et tout différent du style hellénique. Ce sont d'abord des tombeaux en forme de chambres creusées dans les rochers, et dont les ornements présentent une imitation évidente des constructions en bois (V. Telmissus, Antiphellus, Myra). Le toit repose sur des rondins, et l'édifice est divisé en plusieurs compartiments par des montants et des traverses ressemblant à des solives. Les éléments de ce genre d'architecture se retrouvent encore dans les maisons actuelles de la Lycie. L'intérieur des chambres présente souvent de grandes figures en bas-relief, d'un fort beau travail. Les autres tombeaux sont en forme de *sarcophages isolés* sur un soubassement en forme de dé. Le tombeau proprement dit ressemble à un petit édifice en bois pourvu

d'une porte à deux battants ; il est couvert d'un toit aigu, en forme de barque renversée, dont les deux versants sont convexes et arrondis, de sorte que les pignons présentent un arc ogival. C'est l'exemple le plus ancien que l'on possède de l'ogive, il paraît antérieur à l'art grec : — la vallée d'Argoli (Cappadoce) contient aussi des chapelles et d'innombrables tombeaux creusés dans le roc. — Parmi les monuments antérieurs à l'art grec, nous citerons encore le monument de *Sésostri*, à Nymphi près de Smyrne; les murs de l'acropole de Sipylum, près de Smyrne; le camp retranché des Lélèges à Lassus, au S. de Milet; un aqueduc pélasgique à Patare; à Tarse, le monument dit tombeau de Sardanapale; à Boghaz-Keui, près de l'Halys et de la ville de Youzgat, les ruines d'une ville, dont le nom est encore inconnu (Pterium, Tavia?), offrent les vestiges de plusieurs temples, acropoles et palais, et une enceinte creusée dans le roc et décorée de sculptures, qui appartiennent à l'architecture persépolitaine. — Enfin à Kaisariéh, à Nigdéh, mais surtout à Konyeh, les monuments de l'art seldjoukide (palais, mosquées, médressés, tombeaux), mélange du style byzantin avec l'art musulman primitif. — Nous donnerons une description détaillée de ces monuments à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

IV^e section : Statistique. Population.

Tout ce qui touche le gouvernement, l'administration, la religion, l'agriculture, l'industrie, etc., de la Turquie d'Asie, se trouve dans le chapitre consacré aux généralités sur la Turquie d'Europe (p. 276-331). Nous n'ajouterons ici que quelques renseignements statistiques sur la population de cette vaste contrée,

La population de la Turquie d'Asie, en y comprenant la Syrie, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Judée, s'élève à 16 050 000 habitants qui, distribués par races, donnent lieu aux évaluations suivantes :

Ottomans, 10 260 000; — Grecs, 1 000 000; — Arméniens, 2 000 000; — Juifs, 80 000; — Syriens et Chaldéens, 279 000; — Druses, 32 000; — Kurdes, 1 000 000; — Arabes, 900 000; — Tchinganes, 200 000; — diverses, 299 000.

Le classement de cette population, suivant les différentes religions qu'elle pratique, donne les résultats suivants : Musulmans, 12 568 000; — chrétiens Grecs 3 036 000, en comprenant sous ce chiffre les Arméniens qui appartiennent au schisme grec d'Eutychés; — catholiques, 265 000; — protestants, 1000; — juifs, 80 000; — idolâtres, 100 000.

Les catholiques se subdivisent en :

1^o Latins ou catholiques suivant la liturgie romaine. Ils ont un patriarche à Jérusalem depuis 1847.

2^o Grecs unis ou Melkites qui ont un patriarche résidant à Damas, et huit sièges suffragants;

3^o Les Arméniens unis, dont le patriarche, résidant à Bézoummar, dans le Mont-Liban, a avec lui sept archevêques *in partibus*, et pour suffragants les évêques d'Alep, de Mardin et Amasia-Tekar;

4^o Les Syriens et Chaldéens unis, qui ont deux patriarches, l'un à Alep, l'autre à Mossoul, et quinze suffragants.

5^o Les Maronites, qui ont un patriarche à Canobin, dans le Liban, et sept évêques suffragants.

Nous avons déjà esquissé (p. 314-330) ce qui se rapporte au caractère et aux mœurs de la plupart de ces populations : nous reviendrons dans notre V^e partie (Syrie-Palestine) sur quelques-unes d'entre elles, Syriens, Maronites, Bédouins nomades, etc.

La langue parlée le plus généralement dans l'Asie Mineure est la langue turque (V. p. 331-339); après elle, les langues arménienne et grecque sont les plus répandues. La langue arabe commence en Syrie. (Voy. V^e partie.)

V^e section : Manière de voyager, chevaux, khâns, saison favorable.

On se rend dans la Turquie d'Asie par les paquebots à vapeur de la Méditerranée, Messageries impériales françaises, Lloyd autrichien, qui vont directement à Smyrne tous les huit jours, et desservent la côte d'Asie Mineure de quinzaine en quinzaine. Les mêmes Compagnies desservent les côtes de la mer Noire jusqu'à Trébizonde.

Pour voyager dans l'intérieur du pays, on prendra pour point de départ Smyrne, Trébizonde, Mersina, ou même Constantinople, en franchissant le Bosphore.

Un voyage dans l'intérieur de l'Asie Mineure exige de la part de ceux qui le tentent certaines qualités physiques et morales, telles qu'une bonne santé, l'habitude de la fatigue, de la résolution, et surtout une dose convenable de mépris pour les aises et le confortable de la vie. Il faut savoir trouver dans l'exercice même de son énergie et le développement de ses forces un certain plaisir intrinsèque. Car le plaisir de voir de nouveaux peuples, des mœurs étranges, et une succession de paysages très-variés sans doute et souvent très-beaux, suffirait à peine à compenser les ennuis, les travaux ou les dangers d'une pareille expédition.

Il y a trois manières de voyager en Asie : la première et la plus vulgaire consiste à louer un ou deux Grecs, parlant français, auxquels on laisse le soin de vous conduire, de vous loger et de vous approvisionner. On payera ainsi chaque chose dix fois ce qu'elle vaut, on sera rançonné chaque jour, on finira par n'être plus que l'esclave de ses conducteurs, et, ce qui met le comble aux inconvénients de cette détestable méthode, on n'apprendra rien des peuples que l'on aura visités.

La seconde manière, la plus agréable et la plus commode, est d'emmener avec soi quelques domestiques indigènes ; il faut alors plusieurs tentes et des chevaux que l'on loue, ou mieux que l'on achète pour les revendre plus tard avec une faible perte. On va lentement, au train des caravanes, faisant environ 30 à 40 kil. par jour. Le soir, on plante sa tente auprès d'un ruisseau ou sur quelque verte colline. On dîne avec les provisions qu'on a eu soin d'emporter du dernier campement. Cette manière de voyager est relativement bon marché; elle nécessite, il est vrai, quelque connais-

sance du langage et des coutumes du pays qu'on traverse, mais elle offre à la fois plus de sécurité, plus d'agrément, et permet aux voyageurs d'observer et d'apprendre, ce qui est en définitive le but qu'on se propose.

La troisième manière, la meilleure pour les gens dont les ressources sont restreintes, consiste à acheter deux chevaux, un de selle et l'autre pour porter les bagages, lesquels, réduits au moindre volume possible, seront placés devant un domestique indigène monté sur ce cheval. Le voyageur marche ainsi de village en village, tantôt seul, tantôt en compagnie des caravanes qu'il rencontre, suivant son goût ou la sécurité du pays. Chaque cheval coûte de 2 à 300 francs. A la fin du voyage, on le revend pour la moitié ou les deux tiers du prix d'achat. La dépense de chaque jour est de 2 fr. 50 ou 3 fr. 75 c. Cette méthode oblige à de fréquents rapports avec les indigènes. On apprend bien vite assez de leur langue pour demander des renseignements sur son chemin, et à la fin du voyage, on est en état d'avoir avec eux une conversation un peu plus suivie. Là où il y a des chevaux de louage, on peut s'en procurer à raison de deux piastres et demie par cheval, et pour chaque heure. Le *surudji* ou postillon se paye en sus, de 2 piastres et demie à 5, suivant la longueur de l'étape. Le palefrenier qui soigne les chevaux a droit aussi à une petite gratification. Dans les contrées où il n'y a pas de *menzil*, c'est-à-dire de système régulier de postes, on trouve à louer des chevaux chez les *kiradjis* ou voituriers qui habitent les villes ou les grands villages. Dans les villes où réside un pacha, on peut aller le voir, et, s'il se peut, obtenir de lui un ordre (*teskérèh*) qui règle le prix des choses nécessaires aux voyageurs pour cette journée, qui enjoint au maître de poste de leur fournir de bons chevaux, et spécialement de les conduire avec une certaine rapidité; et aux chrétiens de chaque ville ou village de les recevoir dans leurs maisons. On voit que c'est une espèce de billet de logement.

Il y a généralement des khâns ou auberges établis sur la route à des distances de deux ou trois heures les uns des autres. Ces établissements n'offrent aux voyageurs qu'un abri parfois assez désagréable, où abonde la vermine. Il faut y apporter ou aller chercher aux environs tout ce dont on a besoin. C'est une demeure bonne pour une ou deux nuits; pour un séjour plus long, mieux vaut élire domicile dans une maison particulière; on obtient facilement une chambre en retour d'un présent (*baghchich*) de médiocre valeur, quand on n'est pas muni d'ailleurs du billet dont nous avons parlé. Dans les villages qui n'ont ni khâns ni auberges, on a la ressource d'aller demander l'hospitalité aux couvents, aux papas, ou à la maison du gouverneur. Les dames sont difficilement admises dans les couvents.

Aussitôt qu'on arrive dans un khân, on vous délivre la clef de la chambre nue et sans meubles qui vous est assignée. La porte de ces khâns est fermée au coucher du soleil; passée cette heure, il est quelquefois difficile de se faire ouvrir; il faut donc tâcher d'arriver avant. Il faut avoir soin, en prenant possession de sa chambre, de la bien nettoyer et d'en laver le parquet à grande eau. Il y a toujours,

comme on sait, une fontaine dans la cour du khân. L'hospitalité du khân est entièrement gratuite. Il est d'usage cependant de laisser en partant un petit présent au khandji ou garde du khân.

A défaut de khâns, ou d'odas, chambres publiques réservées aux voyageurs dans les villages, quand on traverse les hautes plaines de l'Asie occupées par les tribus nomades, on peut demander l'hospitalité à ces peuples qui ne vous la refusent jamais, mais, au contraire, vous offrent gratuitement les vivres qu'ils ont à leur disposition. Ils vous font place sous leurs tentes, ou vous en prêtent une pour vous établir au milieu d'eux, quand vous n'en avez pas. Mais il est à peu près impossible de se passer d'une tente à soi; outre qu'on est exposé à traverser des pays déserts où une tente est indispensable, il est toujours prudent, même dans le voisinage des villes, d'être muni d'un pareil abri. Dans le cas d'une épidémie régnante, on peut, par ce moyen, s'isoler et se garantir jusqu'à un certain point de la contagion. En tous cas, la possession d'une tente garantit complètement au voyageur son indépendance et sa liberté d'action.

Le voyageur se procurera donc d'abord une tente, un matelas, des tapis, une cantine contenant des ustensiles de cuisine, de table et de toilette (V. Introduction générale, *équipement*).

Des armes apparentes sont indispensables, dans un pays où tout le monde porte des armes. — On fera dans les points de départ, et dans les grands centres, provision de quelques denrées, de thé, de chocolat. On trouvera de bon café à Smyrne, et à peu près partout du sucre égyptien, qui est d'une qualité inférieure, mais peu coûteux. Le vin est généralement bon sur les côtes: on peut en acheter dans toutes les grandes villes.

Dans tout l'empire ottoman, le voyageur rencontre des espèces de cafés appelés *kahvè-hané*, où il peut se procurer de la volaille, du mouton, des pigeons, du riz, etc. Dans les villes, c'est à midi et au coucher du soleil qu'on pourra le plus facilement se faire servir des viandes froides ou rôties.

C'est en Asie que le voyageur devra commencer à s'astreindre scrupuleusement aux règles d'hygiène que nous avons posées dans notre Introduction générale. Les règles les plus importantes à observer sont celles du repos pendant les heures chaudes du jour, de l'alimentation légère et de l'abstention des alcooliques le matin et dans le jour, suivies, au contraire, d'une alimentation réparatrice et tonique le soir; de la recherche d'un bon campement sur les hauteurs ou dans les vallées fertiles, à l'abri de rideaux d'arbres, en évitant avec soin les lieux bas et le voisinage des marécages, toutes règles faciles à suivre, parce qu'il suffit d'imiter la vie des habitants du pays ou des Européens déjà depuis longtemps acclimatés.

La saison la plus convenable pour entreprendre le tour de l'Asie Mineure est le commencement du printemps. On visitera d'abord le S., et on s'avancera vers le N. à mesure que la saison deviendra plus chaude. — A défaut du printemps, le mois de septembre et l'automne seront encore très-convenables, mais en se dirigeant alors du N. au S., de manière à arriver en Syrie vers la fin de novembre.